

DU 15 AU 31 JUILLET NOS TROUPES ONT FAIT 33.400 PRISONNIERS

# EXCELSIOR

5<sup>e</sup> Année. — N° 2.813. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis s'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Vendredi

2

AOUT  
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15 00  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

TARIF DES ABONNEMENTS  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.

PUBLICITÉ : 11, B<sup>is</sup> des Italiens. — Tél. : Gut. 12-45  
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

## LE GÉNÉRAL PÉTAIN PASSE EN REVUE LES CADRES DE NOTRE AVIATION DE COMBAT

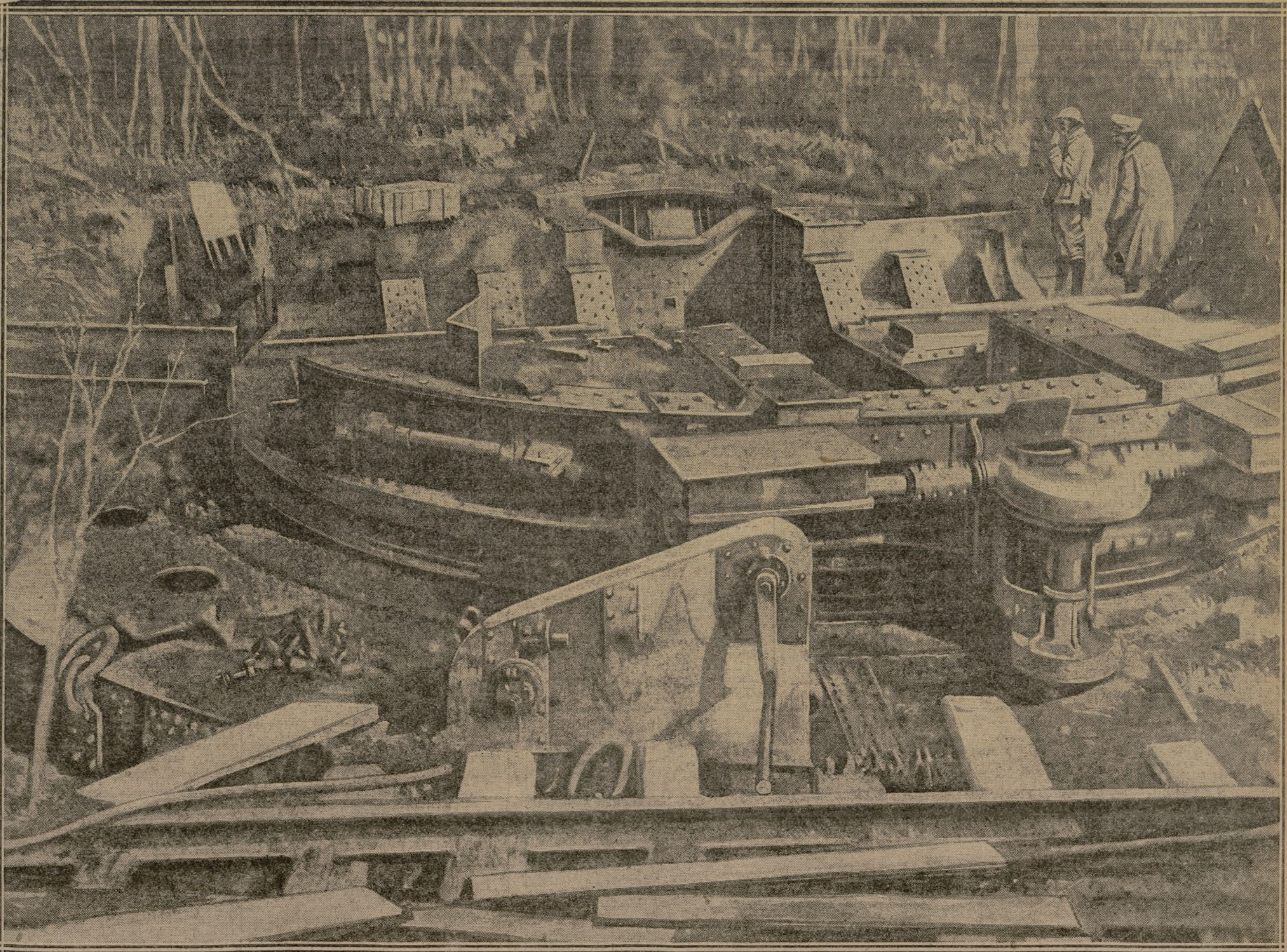


### LE GÉNÉRAL EN CHEF DIT AUX AVIATEURS SA SATISFACTION POUR LEUR TRAVAIL PENDANT LA BATAILLE

Depuis le 18 juillet, jour où se déclencha la contre-offensive Mangin, l'aviation de combat a joué un rôle de tout premier plan dans la bataille. Nos équipages de bombardement n'ont cessé d'attaquer les ponts de la Marne, de bombarder les cantonnements,

les gares, les dépôts de munitions, et de mitrailler les colonnes et les convois ennemis. Quant à nos chasseurs, ils se sont, comme toujours, couverts de gloire, livrant sans relâche de violents combats aux fokkers qui tentaient de survoler le front de bataille.

## LA PLATE-FORME D'UNE GROSSE BERTHA DÉCOUVERTE AU SUD-OUEST DE BRÉCY



### TOUTE EN ACIER, ELLE A 11 MÈTRES DE DIAMÈTRE ET 3 m. 33 DE HAUTEUR. ELLE PÈSE 1.100 TONNES

Au cours de leur avance dans le bois du Châtelet, au sud-ouest de Brécý, les troupes franco-américaines découvrirent l'emplacement d'un canon à longue portée, que les Allemands avaient réussi à enlever au cours de leur retraite. Il ne restait que la plate-

forme. Elle était destinée à supporter un canon monstre du calibre de 380<sup>m</sup>, dont les obus pèsent environ 1.600 livres. Ce canon, d'après les experts militaires, était braqué dans la direction du sud-ouest et pouvait tirer sur Paris à une distance de 80 kilomètres.



## AVANCE FRANCO-BRITANNIQUE AU NORD DE L'OURCQ

L'ennemi est rejeté des positions où il se cramponnait entre Le Plessier-Huieu et la rivière, et notre progression atteint 3 kilomètres ; 600 prisonniers sont tombés entre nos mains.

Près de Ville-en-Tardenois nous avons conquis Romigny

**NOUS AVONS FAIT DU 15 AU 31 JUILLET :  
33.400 PRISONNIERS DONT 674 OFFICIERS**

Comme nous le disions hier, la bataille continue ; pour mieux dire, elle n'a jamais cessé. L'arrivée sur le front ennemi, entre Aisne et Marne, de divisions nouvelles a pu, pendant quelques jours, ralentir notre progression, mais ne l'a pas empêchée de s'affirmer. Nous ne saurons jamais assez rendre hom-



mage à l'opiniâtre constance de nos troupes.

Au nord de l'Ourcq, dans la région de Grand-Rozoy, nous avons enlevé la hauteur qui domine ce village et avancé jusqu'à la ligne Beugneux, Cramaille,

Cramoisselle. Nous tenons ces villages et menaçons directement l'importante vallée de la Crise. Notre avance atteint 3 kilomètres.

Entre Ourcq et Marne, les Allemands ont dû céder aux Américains la totalité du bois Meunier et, au nord-ouest de ce bois, le village de Cierges. Notre ligne entre Ourcq et Ardre se jalonne sensiblement de la manière suivante : Nesles, Seringes, bois Meunier, est de Goussancourt, lisière sud de Villers-Agron.

Entre les sources de l'Ourcq et Reims, nous avons conquis, après une âpre lutte, le village de Romigny, dont la possession rend imminente la chute de Ville-en-Tardenois.

Sur la montagne de Bligny, une attaque ennemie est restée sans résultat.

A signaler également une série de coups de main tentés par les Allemands, qui, dans l'incertitude de nos actions, s'efforcent de tâter nos lignes. A l'est de Montdidier, en Argonne, sur la rive droite de la Meuse, au bois Le Prêtre et dans les Vosges, nous avons eu à repousser des tentatives locales.

Le communiqué nous donne le total des prisonniers faits du 15 au 31 juillet : 33.400, dont 674 officiers. Quant au matériel pris, que l'on dénombre actuellement, son importance sera évaluée d'ici peu de jours.

Soyons satisfaits : tout va bien.

Jean VILLARS.

### LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS FRANÇAIS

**14 HEURES.** — Dans la région au sud-ouest de Reims, une attaque allemande sur la montagne de Bligny a été repoussée après un vif combat. L'ennemi a exécuté divers coups de main dans la région du Four de Paris et sur la rive droite de la Meuse sans obtenir aucun avantage. Nous lui avons infligé des pertes et fait des prisonniers.

**23 HEURES.** — AU NORD DE L'OURCQ, NOS TROUPES, EN LIAISON AVEC DES UNITES BRITANNIQUES, ONT REJETE L'ENNEMI DES POSITIONS OÙ IL SE CRAMPONNAIT AVEC ENERGIE ENTRE LA REGION DU PLESSIER-HUIEU ET LA RIVIERE. NOUS AVONS ENLEVE LA HAUTEUR AU NORD DE GRAND-ROZOY, DEPASSE LE VILLAGE DE BEUGNEUX, ATTEINT CRAMOISSELLE ET CRAMAILLE, REALISANT SUR CE POINT UNE AVANCE D'ENVIRON 3 KILOMETRES. 600 PRISONNIERS SONT RESTES ENTRE NOS MAINS.

PLUS AU SUD, NOUS NOUS SOMMES EMPARES DE CIERGES ET DU BOIS MEUNIER.

AU NORD DE LA ROUTE DE DORMANS A REIMS, NOUS AVONS CONQUIS, APRES UN COMBAT ACHARNE, LE VILLAGE DE ROMIGNY ET FAIT UNE CENTAINE DE PRISONNIERS.

LE NOMBRE TOTAL DES PRISONNIERS ALLEMANDS FAITS SUR LE FRONT DE BATAILLE DE LA MARNE ET DE CHAMPAGNE DANS LA PERIODE COMPRISE ENTRE LE 15 JUILLET, DATE DU DEBUT DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE, ET LE 31, S'ELEVE A 33.400, DONT 674 OFFICIERS.

### COMMENT UN CAPORAL ET CINQ HOMMES CAPTURERENT 250 ALLEMANDS

Au cours des dernières batailles devant Buzancy, un caporal et cinq hommes du 1<sup>er</sup> d'infanterie ont fait, à eux seuls, 250 prisonniers. Un de nos correspondants nous transmet le rapport suivant du sergent qui commandait la demi-section dont faisait partie l'escouade du caporal Barra :

A peine avions-nous relevé la compagnie de Sénégalais au bois Gérard, que nous recevions l'ordre d'attaque (direction château de Buzancy). A notre gauche, j'étais en liaison avec les Américains. L'attaque se déclencha à 4 h. 45. La gauche de ma compagnie étant arrêtée dès son départ par le feu des mitrailleuses ennemies, de ma propre initiative, par un mouvement tournant, je tombai dans le dos des mitrailleurs boches. Ceux-ci, nous voyant arriver, « firent camarades », et abandonnèrent leurs pièces. L'attaque se poursuivit. Malgré le feu des mitrailleuses ennemies nous franchissons les marais — nous traversons la route Château-Thierry-Soissons — et, le plus rapidement possible, nous gravissons les pentes ouest de Buzancy.

Toujours en liaison avec les Américains, nous nous engageons sur le plateau, sous le feu de l'ennemi, et par bonds, nous gagnons le mur ouest du château.

Pendant que le reste de ma section progressait par le nord, j'entrai dans le parc avec ma demi-section. Un Américain, qui s'y trouvait déjà, nous signala que beaucoup d'Allemands se trouvaient dans une grotte, à droite. Le caporal Barra et cinq poilus se dirigèrent vers l'endroit indiqué, et virent l'ennemi s'apprêtant à en sortir. Barra, sans perdre son sang-froid, fait faire immédiatement un feu par salves sur l'entrée de la grotte. Le commandant boche, qui était à l'entrée, reçoit une balle en pleine tête ; les autres rentrent au fond de la grotte. A ce moment, un légionnaire — fait prisonnier la veille — sort, en criant : « Ne tirez pas, les Boches se rendent ! »

Les six soldats, tenant l'ennemi en respect, font sortir les Allemands, un par un, de la grotte ; en tête, deux officiers. Ils sont dirigés sur la sortie ouest du château, où ils sont rassemblés par nos poi-

lus. Il y en avait 250. Avec l'aide des Américains, ils sont conduits à l'arrière. Le château est ensuite fouillé. On y trouve encore quelques Boches, qui se rendent sans difficulté, ainsi que six chevaux d'officiers, tout sellés.

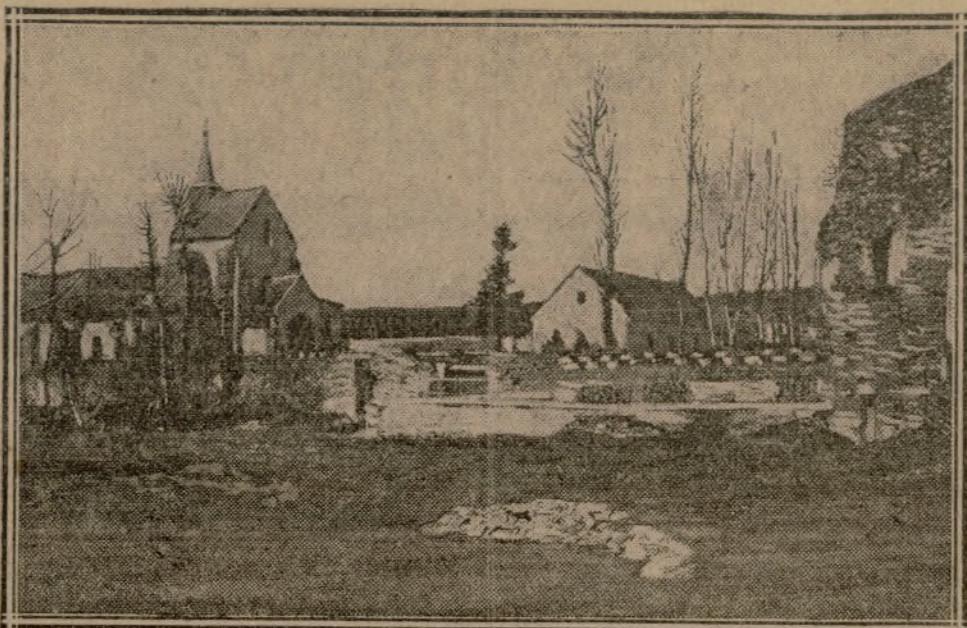
Après cette opération, je rejoins avec mes hommes le reste de ma section qui s'était installée aux lisières ouest du château.

Signé : Sergent DEGRET.

### Une incursion de gothas en Seine-Inférieure

ROUEN, 1<sup>er</sup> août (Officiel). — La nuit dernière, un raid d'avions ennemis a eu lieu sur les agglomérations rouennaise et havraise.

On signale un tué et quatre personnes légèrement blessées dans la région havraise ; aucune victime dans l'agglomération rouennaise.



L'EGLISE DU VILLAGE DE CRAMAILLE QUE NOUS AVONS PRIS

## LA SÉANCE DE LA CHAMBRE VOTE DU PROJET SUR LA CLASSE 20

Le président du Conseil avait posé la question de confiance contre tous les amendements.

Après une discussion assez longue et quelque peu animée, la Chambre a voté, hier, par 358 voix contre 61, le projet de loi relatif au recensement et à la révision de la classe 1920.

De nombreux amendements avaient été déposés. Mais, presque au début de la discussion, M. Clemenceau, président du Conseil, fit cette déclaration :

— Le gouvernement croit avoir donné le maximum des satisfactions compatibles avec les nécessités de la guerre. La question de confiance est posée sur tous les amendements.

Sur les bancs socialistes, de violentes rumeurs accueillirent ces paroles.

— Inutile de discuter alors ! s'écria M. Barabant.

La Chambre, qui venait de repousser par 291 voix contre 200 un amendement de M. Guichard ayant pour objet de faire coïncider l'incorporation de la classe 20 avec la libération définitive des classes 87, 88 et 89, et la mise en suris illimité des hommes des classes 90 et 91 et des agriculteurs de la classe 92, écarta ainsi successivement :

Par 312 voix contre 164, un amendement de M. Emile Faure tendant à l'ajournement du recensement de la classe 20 jusqu'au renvoi des classes 89 à 92 du service armé et des auxiliaires des classes 92 à 96 ;

Par 319 voix contre 137, un amendement de M. François Fournier ayant pour objet le renvoi dans leurs foyers, avant l'incorporation de la classe 20, des militaires des classes qui seraient libérables d'après le jeu normal de la loi de recrutement.

La Chambre retint, par contre, une disposition de M. Doizy, acceptée par le gouvernement, aux termes de laquelle les médecins assistant les conseils de révision auront voix délibérative, les conseils devant, d'autre part, suivre rigoureusement les indications de l'instruction sur l'aptitude physique.

### La libération des vieilles classes

Un débat sérieux s'engagea à l'article 5, qui prévoit qu'une loi spéciale fixera la date de l'incorporation de la classe 20. MM. Pierre-Etienne Flandin et Pierre Perreau-Pradier proposaient, en effet, de préciser que cet appel ne pourrait précéder la libération des classes 88, 89, 90 et 91.

Très applaudi sur de nombreux bancs, M. Pierre-Etienne Flandin soutint que la libération de ces quatre vieilles classes était la seule mesure qui puisse rassurer nos populations agricoles sur la continuation de la guerre et les fixer sur l'importance et la portée de l'intervention américaine.

Le député de l'Yonne fit observer que, parmi les hommes dont il demandait la libération, il n'y en a pas un qui porte le fusil.

— L'Angleterre a incorporé 20 0/0 des hommes de 29 à 43 ans et 7 0/0 seulement des hommes plus âgés, dit-il. Quant à l'Italie, jamais elle n'a incorporé des classes aussi anciennes. J'estime que nos alliés ont compris, eux, que la puissance de la défense nationale ne se mesurait pas à l'importance des effectifs, mais à la capacité de résistance d'un peuple. La France a donné de celle-ci des preuves devant lesquelles le monde entier s'incline.

M. Pierre-Etienne Flandin conclut par ces mots :

— Ou les promesses que vous nous avez faites seront tenues, et alors pourquoi ne pas les laisser inscrire dans la loi, où elles ne le seront pas, et pourquoi les avez-vous jetées dans le débat ?

A la demande de la commission et du gouvernement, la Chambre vota, par 280 voix contre 162, la disjonction de l'amendement de M. Flandin.

Avant le vote sur l'ensemble, quelques députés vinrent expliquer leur vote.

Au nom du groupe radical et radical socialiste, M. Maurice Long indiqua qu'en acceptant le projet ce dernier se réservait d'examiner la situation lorsque le gouvernement demanderait l'incorporation de la classe 20. M. Renaudel annonça qu'il s'abstiendrait, avec ses amis, jusqu'au grand débat qui s'ouvrira à ce moment sur la question des effectifs.

— J'ai suivi, lui répondit M. Clemenceau, la procédure qu'ont suivie tous les gouvernements, à commencer par ceux que vous avez soutenus !

L'ensemble voté par 358 voix contre 61, la Chambre aborda la discussion de l'interpellation de M. Balande sur la marine marchande. Elle la continuera cet après-midi.

Ajoutons que le projet sur la classe 20 sera déposé ce matin même sur le bureau du Sénat. La commission sénatoriale de l'armée, qui en avait été saisie officieusement, a autorisé hier M. Paul Strauss à déposer un rapport favorable.

Léopold BLOND.

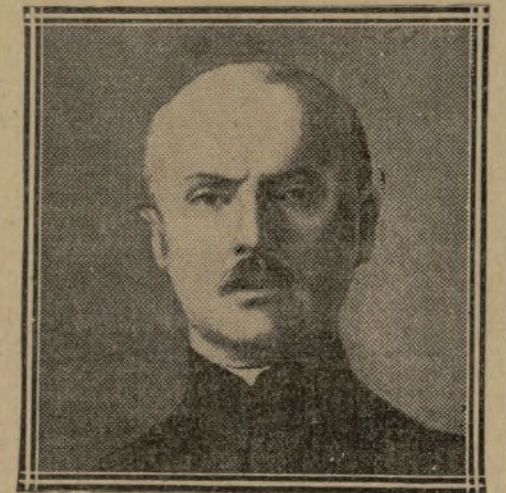
## LA CONTRE-RÉVOLUTION s'étend en Russie comme une tache d'huile

C'est ce que déclarent en s'alarmant les "Izvestia", journal officiel des maximalistes.

La presse allemande officieuse affecte de ne pas se montrer émue par l'assassinat du feld-maréchal von Eichhorn. Elle affirme que les actes de violence et de terrorisme ne serviront à rien et ne détourneront pas l'Allemagne de sa tâche en Russie. L'essentiel de cette tâche, on ne le cache pas, c'est de maintenir la paix de Brest-Litovsk : ce qui importe surtout aux Allemands, en effet, c'est qu'un front russe ne se reconstitue pas.

Par contre, les journaux indépendants continuent à être franchement pessimistes et assurent que l'Ukraine est en pleine révolte.

Quant au pouvoir bolchevik, ses inquiétudes s'accroissent. La prise d'Ekatérinbourg par les Tchéco-Slovaques prouve



L'Hetman d'Ukraine SKOROPADSKI

que le péril s'accroît pour la domination allemande en Russie et pour les bolcheviks, qui sont ouvertement associés au gouvernement impérial. « La contre-révolution s'étend comme une tache d'huile », disent les Izvestia. Car la seule ressource consiste à qualifier de contre-révolutionnaire tout ce qui ne se rallie pas aux bolcheviks — même les socialistes extrémistes.

Il semble que le choix du grand quartier général allemand pour la succession du maréchal von Eichhorn se soit porté sur le général von Falkenhayn, qui avait été gouverneur de Bruxelles après le fameux Bissing. Le général von Falkenhayn prend une place peu enviable.

### Les condoléances de l'hetman Skoropadski

STOCKHOLM, 1<sup>er</sup> août. — Un manifeste de l'hetman Skoropadski exprime l'indignation du gouvernement ukrainien et le chagrin « qu'un ami irremplaçable de l'Etat indépendant de l'Ukraine soit tombé sous la main des ennemis de l'Ukraine ».

Le ministre de l'Ukraine à Berlin, le baron Steinheil, a rendu visite au chancelier de l'Empire le 30 juillet au soir, pour exprimer ses condoléances au gouvernement allemand.

Dans un entretien avec les représentants de la presse, le baron Steinheil a fait remarquer que l'assassinat de von Eichhorn et ses complices présumés n'appartenaient pas à l'Ukraine, mais étaient des étrangers venus des cercles social-révolutionnaires de Moscou.

### L'état de siège proclamé dans toute l'Ukraine

BALE, 1<sup>er</sup> août. — La Strassburger Post annonce que l'état de siège a été proclamé dans toute l'Ukraine ; des mesures spéciales de protection ont été prises à Kiev et à Odessa. Tout le service des chemins de fer passera probablement aux mains de l'autorité militaire.

### Les cadets contre l'Allemagne

STOCKHOLM, 1<sup>er</sup> août. — Le Congrès général des cadets de Grande-Russie, tenu le 27 juillet, à Moscou, a voté à l'unanimité une résolution déclarant impossible d'admettre tout gouvernement qui se constituerait avec l'appui ou sous le patronage de l'Allemagne.

### Les bolcheviks battent en retraite

BERNE, 1<sup>er</sup> août. — Du côté de Bagluna, les Tchéco-Slovaques ont fait sauter la voie ferrée de Brajandi sur les derrières des troupes bolcheviks, qui ont été obligées de battre en retraite en abandonnant toute l'artillerie et des mitrailleuses.

### Les Anglais occupent Soroki

BERNE, 1<sup>er</sup> août. — Des membres du comité exécutif de Petrograd sont revenus de la côte mouroane et rapportent que les Anglais ont occupé la région jusqu'à Soroki et gouvernent la ville au nom du Soviet de la côte mouroane.

Le chef de la station radiotélégraphique de Solorveszk annonce que, le 4 juillet, un officier anglais a mis la main sur les appareils de la station.

### Les Anglais ont descendu 35 avions allemands

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Le 31 juillet, de rudes combats aériens ont eu lieu, au cours desquels vingt-six appareils ennemis ont été abattus et neuf sont tombés désemparés. Quatre de nos avions ne sont pas rentrés.

Quoique l'observation fût de nouveau difficile, nous avons pris beaucoup de photographies et nous avons jeté quinze tonnes de bombes avec de bons résultats.

Pendant la nuit, nous avons lancé plus de vingt-trois tonnes de projectiles sans perdre d'appareil. Diverses voies ferrées, notamment celles de Cambrai et de Lille, ont été gravement endommagées par plusieurs coups au but et un certain nombre d'incendies considérables ont été allumés.

LE "TIP" remplace le Beurre  
Ann. Pellerin, 82, r. Rambuteau (2<sup>e</sup> 1/2 h.)

## AU MOMENT DE LA SAFOUDRE LE PROBLÈME DE LA VIE CHÈRE

Farine et pommes de terre ne feront pas défaut ; mais les arrivages de vin pourront se raréfier.

La population parisienne, à laquelle le gouvernement s'est plu à rendre hommage pour le calme et le sang-froid dont elle n'a cessé de faire preuve depuis le début de la guerre, s'est émue des difficultés qu'elle éprouve depuis quelques jours à se procurer le pain et les pommes de terre nécessaires à son alimentation.

Au ministère du Ravitaillement, on nous a affirmé, hier, que la situation ne présentait aucun caractère alarmant. Des dispositions ont été prises, d'accord avec l'intendance, pour que la population civile soit plus régulièrement approvisionnée, tout au moins dans les limites où le permettront les envois sur le front, qui, naturellement, prennent tous autres. Déjà des améliorations sensibles ont été apportées au ravitaillement en farine ; d'autre part, un millier de tonnes de pommes de terre ont été livrées au syndicat des marchés découverts et aux coopératives. Sous peu de jours, on espère que la crise sera conjurée.

Nous pouvons ajouter que la récolte de blé sera nettement supérieure à celle de l'an dernier.

La question du vin n'est malheureusement pas aussi facile à résoudre. Elle dépend exclusivement de la disponibilité des wagons-foudres. Or, ceux-ci ont été réquisitionnés en totalité pour les besoins de l'armée. Une réunion s'est tenue, hier, à ce sujet, au Ravitaillement. Le problème a été posé, mais aucune solution n'est intervenue.

Quant à la viande, c'est à la préfecture de police qu'il appartient de prendre les mesures qui, du jour au lendemain, ramèneront les commerçants de la Villette et les bouchers détaillants à l'observation des ordonnances. Des décrets ont été promulgués, des taxes ont été imposées : qu'attend-on pour les faire observer ? — E. CH.

### La fraternité franco-américaine

Le déjeuner offert, hier, par le maréchal Joffre et le comité de la Fraternité Franco-Américaine à M. Edward Shearson, président du comité national exécutif de l'œuvre, a été une solennité particulièrement intime et cordiale.

Avant pris place à la table d'honneur, à droite du maréchal Joffre : M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis ; à gauche : M. Paul Deschanel et M. Shearson. Venaient ensuite : MM. Lafferre, Tardieu, Painlevé et Viviani.

Autour des autres tables, notons au hasard du souvenir :

Colonel Beriel, représentant le président de la République ; commandant Jourd, du cabinet du maréchal Joffre ; MM. Cambon, ambassadeur ; Léon Bourgeois, Millerand, Hanotaux, amiral Fournier, général Allaire, général Bliss, M. Appell, doyen de la Faculté des Sciences ; M. Croiset, doyen de la Faculté des Lettres ; MM. Dienne Lamy, Bouteux, Carrol et Carroll, Franklin, Roosevelt, comte de Las-Cases, vicomte d'Harcourt, Léon Bonnat, Henri Deutsch (de la Meurthe), Ambroise Rendu, Froment-Meurice, etc.

Le premier discours a été prononcé par M. Charles Carrel.

L'amiral Fournier et M. Sharp ont pris ensuite la parole, et M. André Tardieu, commissaire général aux affaires de guerre franco-américaines ayant souligné les résultats acquis par cette œuvre de solidarité qui a déjà distribué 15 millions de francs aux orphelins français, a annoncé que le gouvernement, pour récompenser l'effort de M. Shearson, lui confierait la croix de chevalier de la Légion d'honneur. M. Lafferre, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, épinglea ensuite les insignes de l'ordre sur la poitrine du nouveau légionnaire, et celui-ci prononça, en anglais, une allocution émue, exprimant, avec ses remerciements, les sentiments d'admiration que les Etats-Unis éprouvent pour les Français et pour le maréchal Joffre, qui les a conduits à la première victoire de la Marne.

En réponse, le maréchal Joffre remercia l'Amérique « comme un enfant peut remercier sa mère » et donna à M. Shearson une accolade fraternelle.

### L'ANNIVERSAIRE

Quatre années, longues comme des siècles, se sont écoulées depuis la mobilisation. De ces quatre années les moindres incidents se sont gravés de façon ineffaçable dans les mémoires. Il serait impie d'oublier.

La lutte ne s'est ralentie parfois que pour reprendre avec une intensité plus grande. A une accalmie de courte durée a toujours succédé une recrudescence d'activité. Ainsi l'exige le rythme même du conflit, qui embrasse tous les domaines de l'action et de la pensée. A cette lutte totale, on sent aujourd'hui, plus nettement que jamais, qu'il faut une victoire totale, une solution de droit à laquelle toutes les forces de liberté auront, chacune dans leur sphère, participé.

Depuis quatre ans tout a évolué, tout s'est transformé en France. Une seule chose est demeurée immuable : la volonté de vaincre, poursuivie avec ce que les Allemands appellent « une incroyable ténacité ».

Si grands qu'aient été les sacrifices pécuniaires imposés par l'état de guerre à la masse de la nation, on peut dire sans forfanterie qu'elle les a allégrement supportés. Qu'importe, en effet, le montant des dépenses quand l'existence même du pays est en péril ! La guerre, qui dévore les existences humaines, dévore aussi le temps et l'argent. Le fardeau qu'elle impose est chaque jour plus lourd, mais la encore le temps travaille pour les Alliés. Les ressources liquides du monde entier collaborent aujourd'hui à rapprocher l'heure de la paix du droit. Plus la guerre se prolonge et plus s'impose à chacun la nécessité de travailler à en abrégier la durée. Souscrire aux Bons et Obligations de la Défense Nationale, c'est le plus patriotique moyen de célébrer l'ANNIVERSAIRE.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

### BRIGITTE CHEZ SA MÈRE

PAR  
PIERRE VALDAGNE

#### Le Nid

Brigitte et son mari se sont réinstallés chez M<sup>me</sup> Mouette. L'excellente femme n'a pas dissimulé sa joie. Simone, depuis son mariage, ayant quitté l'«*tel de l'avenue de Wagram*», M<sup>me</sup> Mouette a disposé en petit appartement les chambres de ses deux filles, de sorte que Jean et Brigitte se trouvent plus au large.

Et voilà que, du même coup, les nerfs du jeune ménage s'apaisent. Brigitte redevenue charmante, et Jean Chantier ne grogne plus.

Or, M<sup>me</sup> Mouette veut distraire ses enfants, et elle leur fait part de son désir d'organiser un gentil dîner chez elle.

M<sup>me</sup> MOUETTE. — Je veux que ce dîner soit très cordial. Simone et son mari inviteront leurs amis Paladi. Ils sont très sympathiques. Vous deux, indiquez-moi qui vous voulez avoir.

BRIGITTE. — Mais, maman... je ne sais pas... Si Jean veut inviter des amis à lui...

JEAN CHANTIER. — Je n'en vois guère à Paris pour l'instant. Mais il me semble que Brigitte serait contente d'inviter son amie Henriette Feston...

BRIGITTE (étonnée). — Tu m'as dit ne pas aimer du tout Henriette Feston !...

JEAN CHANTIER (indulgent). — Je la trouve un peu évaporée, mais il y en a tant qui lui ressemblent !

BRIGITTE. — Quand j'ai voulu l'inviter chez nous, il y a un mois, tu as fait tant de réserves...

JEAN CHANTIER. — C'était autre chose ! Chez nous, c'était tout petit, mal installé. Cela prenait un air d'intimité. Chez ta mère, les petits airs de M<sup>me</sup> Feston se dissipent d'eux-mêmes. Et puis, on pourrait inviter aussi ce brave Arthur Gratte !

BRIGITTE (stupéfaite). — Comment ! Mais, Arthur Gratte, tu ne peux pas le sentir !... Tu m'as fait une scène à propos de lui !

JEAN CHANTIER. — Je t'ai fait une scène à propos de Gratte ?

BRIGITTE. — Tu ne t'en souviens pas ? Tu m'as défendu de le voir ! Tu m'as dit qu'il me faisait la cour ! Qu'il était grotesque !... Que, s'il continuait à venir me rendre visite, tu te chargerais de le mettre dehors !

JEAN CHANTIER. — J'ai dit tout cela ?... Alors c'est que j'étais, ce jour-là, de bien mauvaise humeur !

BRIGITTE. — Oh !... ça !... oui, tu l'étais ! JEAN CHANTIER. — Tu ne m'en veux plus ?

BRIGITTE. — Au fond, je ne t'en ai jamais beaucoup voulu, mon chéri. Quand un mari aime sa femme, il a raison de ne pas vouloir qu'un vieux beau tourne autour d'elle. Je t'en aurais voulu si cela t'avait été indifférent !

M<sup>me</sup> MOUETTE. — Et le menu du dîner ? BRIGITTE (vivement). — Ah !... maman, tu le régleras toi-même ! Quand j'étais rue de Ponthieu, ce souci des repas empoisonnait mon existence ! En fait, mon pauvre Jean a été très mal nourri.

JEAN CHANTIER. — Ce n'était pas ta faute, tu avais des bonnes déplorables !

M<sup>me</sup> MOUETTE. — J'y gagne que te voilà raccommodée avec ma Pauline.

JEAN CHANTIER (vivement). — Eh quoi ! Brigitte, t'étais-tu donc fâchée avec Pauline ?

BRIGITTE (humble). — Je l'avais un instant méconnue.

JEAN CHANTIER (riant). — Hé là ! Hé là !... Pauline est un cordon bleu de première !... Quand je serai retourné sur le front, le souvenir de Pauline restera dans mon cœur !

BRIGITTE (riant). — Ah !... les maris ! Tout ce qu'on peut obtenir d'eux avec une bonne table !...

M<sup>me</sup> MOUETTE. — Ma fille, tu apprends la vie un petit peu tous les jours, car voilà seulement que tu découvres une vérité éternelle !

Le dîner a eu lieu : d'autres jours ont passé et le moment approche où Jean Chantier devra retrouver sur le front ses camarades qui se battent. Enfin, l'heure de la séparation a sonné. Lorsque, après avoir quitté son mari à la gare, Brigitte revient avenue de Wagram, elle se sent profondément désespérée. Or, sa sœur Sir, ne est venue la voir pour lui tenir compagnie et aussi pour lui annoncer une nouvelle. Brigitte vient de lui dire combien Jean Chantier a montré de courage en la quittant pour retourner au devoir.

SIMONE. — Ils sont étonnants ! L'inaction, quand tant d'autres sont au danger, leur est un supplice !...

BRIGITTE. — Au moins, toi, tu es tranquille !...

SIMONE. — Eh bien, c'est ce qui te trompe ! Mon mari lui-même ne tient plus en place... BRIGITTE (étonnée). — Il ne veut pas aller se battre, tout de même ?

SIMONE. — Pauvre Georges !... On ne voudrait plus de lui ! Il a payé sa dette. Mais il soutient que, sans se battre, il peut encore rendre des services à son pays.

BRIGITTE. — Avec sa jambe ?...

SIMONE. — Ou, mieux, sans sa jambe, hélas ! Georges est allé voir son ministre. Il lui a dit qu'il parlait l'anglais couramment, et que son amputation ne l'empêcherait pas de devenir interprète auprès des troupes américaines. Il a obtenu sa réintégration : la nouvelle vient de lui en parvenir, il est fou de joie !

BRIGITTE. — Où va-t-il ?

SIMONE. — Tu peux dire : «*Où allez-vous ?* », car tu penses bien que je ne le quitte pas. Nous allons donc partir pour X... où se trouve réuni un fort contingent d'Américains. Et, à ce propos-là, je vais te soumettre un projet qui va te plaire, j'en suis sûre.

BRIGITTE. — Quel projet, ma chérie ?

SIMONE. — Eh bien, voilà : je me souviens très bien qu'au commencement de la guerre j'étais encore jeune fille, quand tu as fui Roubaix et que tu es arrivée chez maman, tu étais désespérée d'être dépossédée de ton intérieur, et je me souviens aussi que tu étais très dépitée, toi, jeune femme, de revenir dans ta chambre de jeune fille !...

BRIGITTE (souriant). — C'est vrai !

SIMONE. — Alors, voici ce que nous te proposons, Georges et moi. Nous quittons Paris sans doute pour assez longtemps. Va t'installer chez moi. C'est très coquet ; tu aimes bien ma maison, tu y seras très bien. Comme nous n'emmenons pas Amélie, elle te servira, et tu sais que c'est une excellente domestique... BRIGITTE. — Quelle idée t'a prise ?...

SIMONE. — Une idée bien naturelle. Tu seras ainsi chez toi, tout à fait indépendante ; tu feras toujours désiré, puisque tu as essayé d'aller vivre rue de Ponthieu avec ton mari. Je suis certaine que mon idée doit te plaire... BRIGITTE (remuant la tête). — Non !

5 HEURES  
DU  
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

## LE SOVIET D'ARKHANGEL PRÉTENDAIT RETENIR LES AMBASSADEURS ALLIÉS

Malgré les ordres de M. Trotsky, les représentants de l'Entente sont partis pour Kandalachka.

Les ambassadeurs alliés, en quittant Vologda pour se rendre à Arkhangel, se sont trouvés en présence d'une situation assez grave. Sur un ordre venu de Trotsky, le Soviet de cette ville prétendit les obliger à rebrousser chemin et leur refuser les moyens de transport et de communication qui leur étaient nécessaires. En somme le pouvoir bolchevik, à l'inspiration de l'Allemagne, cherchait soit à se faire livrer nos représentants, soit à rendre leur tâche impossible.

Devant l'attitude énergique des représentants des puissances alliées, le Soviet d'Arkhangel a fini par céder. Il n'a pas exécuté les ordres de Trotsky, et il a fini, après quelques hésitations, par fournir deux bâtiments qui ont permis au personnel du corps diplomatique, qui comprend notamment les ambassadeurs de France et des Etats-Unis et le chargé d'affaires de Grande-Bretagne, de gagner le port de Kandalachka, sur la côte mourmane.

Etant donnée l'importance du port d'Arkhangel, les intérêts et les approvisionnements que l'Entente y possède, il est difficile d'admettre que cette ville soit abandonnée à un gouvernement local hostile qui serait au service des bolcheviks. Il y a donc lieu d'espérer que les représentations des ambassadeurs de l'Entente seront appuyées par des mesures efficaces.

## Les bolcheviks déclarent la patrie socialiste en danger

BALE, 1<sup>er</sup> août. — On mande de Moscou, via Berlin, à la date du 31 juillet :

Dans une séance commune tenue hier par le comité central directeur du conseil de Moscou et des organisations ouvrières, dans le Grand Théâtre, et à laquelle assistaient 2.000 personnes, la résolution suivante a été adoptée, après des discours de Lenine et de Trotsky :

« 1<sup>re</sup> La patrie socialiste est en danger ;

« 2<sup>e</sup> Les principales tâches à l'heure actuelle sont : la défense contre les Tcheco-Slovaques et l'importation des céréales ;

« 3<sup>e</sup> Une organisation, aussi forte que possible, est nécessaire pour éclairer les masses ouvrières sur la situation ;

« 4<sup>e</sup> Redoubler de surveillance à l'égard de la bourgeoisie, qui partout adhère à la contre-révolution. Le gouvernement des Soviets doit se soucier contre des attaques par derrière ; il faut pour cela placer la bourgeoisie sous un contrôle et pratiquer vis-à-vis d'elle un régime de terreur.

« 5<sup>e</sup> Le mot d'ordre général doit être : La mort ou la victoire ! Expéditions en masse pour avoir du pain ; formation en masse des foules pour recevoir l'instruction militaire ; le peuple en armes ; rassemblement de toutes les forces pour la lutte contre-révolutionnaire. »

## Deux croiseurs allemands devant Helsingfors

STOCKHOLM, 1<sup>er</sup> août. — On annonce d'Helsingfors l'arrivée de deux croiseurs allemands, ce qui constitue probablement une manifestation destinée à influencer la Diète lorsque le projet de constitution monarchique sera discuté en troisième lecture.

## NOUVELLES BRÈVES

— Le lieutenant Joussetin a fait subir le dernier interrogatoire à M. Le-marie en présence de l'avocat de ce dernier, M<sup>re</sup> Paul Guillaud.

— Le lieutenant Gazié a confronté le négociant Pillet avec un autre négociant.

— M. Bouin, juge d'instruction, a interrogé le financier Henri Rochette, sur les diverses plaintes déposées contre lui, postérieurement à la première instruction.

— La chambre criminelle de la Cour de cassation a cassé, hier, pour vice de forme, l'arrêt de la cour d'assises qui avait condamné, le 25 juin, Guerrero y Guerrero à la peine de mort pour assassinat d'une fillette.

## LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

### Front britannique

(1<sup>er</sup> août). — 13 HEURES. — Pendant la nuit dernière, nous avons exécuté un raid heureux dans les environs de Lens. L'artillerie ennemie s'est montrée active dans le secteur de Villers-Bretonneux et aux environs de Bucquoy, de Merris et de Meteren.

(1<sup>er</sup> août). — 22 HEURES. — Au cours de la nuit, nos patrouilles ont capturé plusieurs prisonniers aux environs de Merris. Rien d'autre à signaler aujourd'hui, en dehors de l'activité habituelle des deux artilleries.

Le nombre des prisonniers faits par nous, pendant le mois de juillet, se monte à 4.503, dont 89 officiers.

### Front italien

(1<sup>er</sup> août). — Sur certains points du front, l'activité combattive locale a été plus vive pendant la nuit et pendant la journée d'hier.

Dans le val de Ledre, un de nos groupes en exploration s'étant rencontré avec une grosse patrouille ennemie l'a mise en fuite, lui capturant quelques prisonniers.

SIMONE (surprise). — Comment, non ?...

BRIGITTE. — Non. Tu es bien gentille ; tu m'as vue, en effet, impatiente d'avoir ma maison à moi... Mais, vois-tu, à ce moment-là, eh bien, j'étais bête !...

SIMONE. — Tu n'étais pas bête !... C'était bien légitime, en somme !

BRIGITTE. — C'était de l'orgueil, voilà tout ! Et mal placé, encore ! J'en suis revenue !... Je vais te dire, Simone, je suis très bien ici !... Je me laisse vivre ; je ne tiens plus du tout à être la maîtresse... On n'est jamais la maîtresse de rien ! Je m'imagine que je suis redevenue une jeune fille, et ce qui m'agaçait un peu au commencement me paraît très bon aujourd'hui. En restant chez maman, je fais

plaisir à Jean et je me fais aussi plaisir à moi-même. N'est-ce pas mieux ?

SIMONE (l'embrasse tendrement). — Ah ! si... c'est mieux !... Et je t'assure que je ne t'ai soumis mon projet qu'à cause de la Brigitte que tu as été au début de ton retour ici... BRIGITTE. — Une Brigitte un peu piaffante, hein ?... Mais c'est fini ! Je n'ai plus besoin que d'un nid pour attendre. J'ai celui de maman ; j'y suis bien, je peux mettre ma tête sous mon aile sans plus penser à rien... Je trouve un grand apaisement à redevenir une petite fille !...

SIMONE. — Pauvre Brigitte ! (Mais elle prend les mains de sa sœur, et, soudain, gamine comme autrefois !) Ah !... ma chérie !

## LES AMÉRICAINS AVANCENT AU DELA DE CIERGES

Sur le reste du front, ils maintiennent leurs lignes en dépit de violentes contre-attaques.

OFFICIEL AMÉRICAIN (1<sup>er</sup> août). — Sur la ligne de l'Oureq, de vigoureuses actions locales consécutives à nos attaques et à des contre-attaques ennemies se sont produites en plusieurs points.

Nous avons pris Cierges et nous avons avancé au delà de ce village.

Par ailleurs, situation inchangée.

## Le ministre de la Guerre des Etats-Unis félicite le général Pershing

WASHINGTON, 1<sup>er</sup> août. — Le ministre de la Guerre, M. Baker, a télégraphié au général Pershing :

« Veuillez accepter nos félicitations cordiales et l'expression de notre reconnaissance pour les brillants exploits accomplis par votre armée. Tout le pays est fier de nos soldats. Nous suivons passionnément chaque avance réalisée par eux. Leur courage et leur succès nous rendent, plus que jamais, fiers d'être Américains et d'être représentés par de tels soldats héroïques. Ils sont dignes de leur pays et de la cause qu'ils servent. »

## Félicitations japonaises aux troupes américaines

WASHINGTON, 1<sup>er</sup> août. — Le général baron Uryshara, chef d'état-major de l'armée impériale japonaise, a adressé au général Marsh, chef d'état-major général à Washington, le télégramme suivant :

« Veuillez accepter mes félicitations les plus sincères pour les brillants succès remportés récemment par votre vaillante armée sur les champs de bataille français. C'est avec une confiance absolue que j'attends la suite du développement favorable de la situation, et je me sens fortifié dans ma conviction du triomphe final de notre cause commune. »

## Proclamations du kaiser

BALE, 1<sup>er</sup> août. — On mande de Berlin qu'à l'occasion du commencement de la cinquième année de guerre le kaiser a lancé une proclamation au peuple allemand.

Après avoir rendu hommage à la fidélité de son peuple, remercié les fonctionnaires de l'empire et exalté les vertus des grands chefs de son armée, l'empereur Guillaume s'exprime ainsi :

« Nous n'avons rien épargné pour ramener la paix dans le monde bouleversé, mais la voix de l'humanité ne trouve pas encore accès dans le camp ennemi.

« Nos ennemis ne veulent pas encore la paix. Impudemment ils salissent toujours le pur nom allemand par de nouvelles calomnies. Leurs porte-parole répètent toujours de nouveau que l'Allemagne doit être détruite. C'est pourquoi il faut combattre encore, et agir jusqu'à ce que nos ennemis soient prêts à reconnaître notre droit à l'existence, tel que nous l'avons disputé et conquis, victorieusement, contre leur formidable assaut.

« Dieu soit avec nous ! »

## A l'armée et à la marine

AMSTERDAM, 1<sup>er</sup> août. — Un télégramme de Berlin annonce que l'empereur Guillaume a complété sa proclamation au peuple allemand par un message à l'armée et à la flotte.

Après un commentaire rapide de la situation sur les divers fronts, le kaiser s'adresse à ses soldats en ces termes :

« Vous êtes maintenant au milieu de la lutte la plus dure. Les efforts désespérés de l'ennemi seront comme autrefois frustrés par votre vaillance.

Puis il rassure ses troupes sur l'entrée en ligne des armées américaines qui, dit-il, « ne nous effraient pas ».

Le kaiser termine ainsi son message à l'armée :

« Nous devons combattre, et nous continuerons à le faire, jusqu'à ce que la volonté destructive de l'ennemi soit brisée. Nous consentirons chaque sacrifice ; nous accomplirons chaque effort nécessaire. »

Au mont Corno (Vallarsa) et sur le Cornone (pente méridionale du Sasso-Rosso), des détachements ennemis qui tentaient d'approcher nos lignes après une intense préparation d'artillerie ont été repoussés par les défenseurs et par les actions efficaces de l'artillerie.

Sur l'Asolone, par un coup de main heureux, un poste avancé ennemi a été surpris, et 2 officiers, 2 sous-officiers et 12 soldats ont été capturés.

Trois avions ennemis ont été abattus en combats aériens.

### Front de Macédoine

(31 juillet). — Activité de l'artillerie à l'est du Vardar. Echec complet d'un coup de main tenté contre les lignes britanniques par un détachement d'assaut bulgare.

Grande activité de patrouilles dans la région du Skra et sur le front serbe.

Dans la région à l'ouest de Pogradec, l'ennemi a violemment bombardé nos nouvelles positions.

L'aviation française a jeté une tonne d'explosifs sur les campements de la vallée du Devoli et l'aviation britannique a bombardé la gare de Petric.

## LES AVIATEURS ANGLAIS ONT BOMBARDÉ DES VILLES ALLEMANDES

Ils ont jeté des explosifs sur les casernes de Haguenau, les fabriques de Sarrebruck et la gare de Coblenz.

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Dans la nuit du 30 au 31 juillet, nos avions ont jeté près de deux tonnes de bombes sur les fabriques et la gare de chemin de fer de Stuttgart. Un incendie a éclaté dans la gare.

Plusieurs tonnes de bombes ont été jetées sur la gare de Haguenau et sur les casernes, causant une forte explosion.

Dans la nuit du 31 juillet, une de nos escadrilles a attaqué la gare de Coblenz.

A cause des nuages, l'observation des résultats a été impossible.

La gare et les fabriques de Sarrebruck ont été soumises à deux attaques.

La première formation a rencontré un grand nombre d'avions de chasse ennemis avant d'atteindre ses objectifs. Au cours d'un combat acharné, nous avons perdu sept appareils ; un appareil ennemi est tombé désarmé.

La seconde attaque, effectuée plus tard, a été couronnée de succès complet. Nous avons observé des bombes éclatant dans une fabrique. Malgré les attaques des avions de chasse ennemis, tous nos appareils sont rentrés indemnes.

### La guerre aérienne en Albanie

(OFFICIEL ITALIEN). — L'aviation britannique et celle de la marine italienne continuent d'attaquer d'une manière intense les lignes arrière autrichiennes sur le front albanais.

Une escadrille britannique a bombardé, le 26 juillet, Raguzina, provoquant un incendie dans les magasins du chemin de fer d'Elbassan.

Nos hydravions ont bombardé, le 28 et le 29 juillet, les installations ennemies et les tranchées dans le voisinage du monastère d'Ardenica.

## La politique économique des Alliés

LONDRES, 1<sup>er</sup> août. — M. Lloyd George a prononcé, au Palais du Parlement, devant une députation de deux cents industriels, un grand discours. Il a dit notamment :

« Le premier devoir qui nous incombe est de triompher dans cette terrible guerre.

« Plus particulièrement depuis le 21 mars, tout mon temps qui n'est pas absorbé par le Parlement est consacré à la tâche gigantesque de vaincre l'attaque la plus formidable que les ennemis aient jamais déclenchée contre nous, et nous sommes en bonne voie de la contrecarrer complètement.

« Il n'appartient à personne de se vanter avant la fin de la bataille, mais les hommes au courant des affaires sont satisfaits de la tournure prise par cette bataille.

« On discute beaucoup relativement à une Société des Nations, et, certainement, je suis un de ceux qui y croient. Mais il existe déjà deux Sociétés des Nations : la première, c'est l'Empire britannique, la seconde, c'est la grande alliance contre les puissances centrales. A quelques décisions que nous aboutissons, il faut que ce soit une qui nous permette de marcher la main dans la main avec les deux grandes Sociétés des Nations dont nous faisons partie.

« Nous avons discuté ce problème dans ces dernières semaines avec les Dominions ; nous l'avons discuté aussi en 1916 avec nos alliés, avant la participation des Etats-Unis à la guerre. Les résolutions de Paris ont été prises en 1916. Jusqu'à présent, les Etats-Unis n'ont formulé aucune opinion relativement à ces résolutions.

M. Lloyd George a fait clairement entendre à ses auditeurs que, plus la guerre durera, plus les conditions économiques que l'Allemagne obtiendra de la Grande-Bretagne et des Alliés seront mauvaises.

## LA MODE

### LES CHAPEAUX NOUVEAUX

NATURELLEMENT, au moment où il fait très chaud, on commence, comme tous les ans, à porter des chapeaux de velours. Il faut, cependant qu'on en porte moins que l'année dernière. La mode deviendrait-elle plus logique et plus raisonnable ? On ne voit plus de chapeaux de paille, sauf, cependant, quelques petites toques de paille exotique un peu sèches de ligne, mais seyantes à celles qui ont les traits réguliers.



Toque de ruban de velours saphir  
LUCIE HAMAR

Le chapeau très à la mode, mais déjà délaissé par les femmes élégantes, c'est le canotier garni devant d'un énorme chon de velours montant assez haut. On voit également beaucoup de chapeaux souples en tricot ou au crochet gratté ; mais ceux-ci ne sont de mise que sur les plages où dans les stations où il fait du vent, car ils ont l'inconvénient d'être très chauds. On voit aussi des mélanges assez surprenants de mousseline et de velours : c'est chic, sinon très joli.

La nouveauté, c'est le chapeau de bandes de drap, travaillé comme de la paille, et qui remplace le chapeau de laine mèche dont on a un peu abusé. Quelques femmes très élégantes se coiffent de capelines plates et souples en velours sombre doublé de paille claire, sans aucune garniture, qui sont bien seyantes ; d'autres, hélas ! continuent à mettre des chapeaux trop petits pour leur visage, et qui leur donnent un air commun. Quand donc les femmes qui n'ont ni l'âge, ni le physique d'un trotin voudront-elles ne pas se coiffer du bonichon, qui sied à une frimousse jeune et à des cheveux fous ?

Le chapeau de ruban convient admirablement à la saison. On fait avec d'étroits rubans de velours à peine plus larges qu'une comète de gentils petits chapeaux souples ; la lisière du ruban, lorsqu'il est de belle qualité, fait une crête qui rend le chapeau beaucoup moins sec. Les rubans plus larges, mais toujours en velours, sont utilisés aussi très agréablement.

La toque croquée ici est en ruban de velours saphir. Sur le fond, les rubans sont posés en long ; le bord, encore épais et rond, est fait de ruban dont les plis font des sortes de côtes ; à gauche, le même ruban s'échappe en un noué peu volumineux fuyant en arrière. Avec les robes foncées, nattine ou gabardine noires pour les tailleurs, djersador ou astarid loutre ou éléphant pour les robes d'après-midi, rien n'est joli comme ces chapeaux de velours saphir ou bégonia à reflets sombres, sans aucune garniture. Les chapeaux continuent, du reste, à être fort peu garnis : seulement quelques enroulements de chanvre (même sur des chapeaux de velours) ou de singe dont les longs poils ressemblent à de l'aigrette. La même fourrure se retrouve souvent en tour de cou et atténue le décolleté des robes, qui continuent à être trop largement écharnées pour les femmes qui ne sont plus très jeunes...

JEANNE FARMANT.

## PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Mimi P. — Il est très difficile et même dangereux de se faire maigrir rapidement. On n'y arrive qu'avec lenteur en se modérant sur la nourriture, en ne buvant pas aux repas, en dormant peu, en faisant beaucoup d'exercice et en supprimant de l'alimentation, les farineux, les pâtes, les beurres et graisses, le sucre, etc.

## Le banquet des Volontaires suisses

Le comité de l'Œuvre des Volontaires suisses donnait, hier jeudi, jour de la fête nationale helvétique, un banquet en leur honneur, à l'hôtel du Palais d'Orsay. Il fut abondant, joyeux et patriotique. Et les trois cents soldats suisses, arrivés mercredi soir du front de la bataille en cours, en furent les héros. A l'heure des toasts, on le leur dit éloquentement, et ils le comprirent de toute leur émotion.

A la table d'honneur avaient pris place : M. Leygues, ministre de la Marine ; M. Viviani, ancien président du Conseil ; M. Frédéric Mange, président de l'Œuvre des Volontaires suisses ; le commandant Dukacinski, représentant M. Clemenceau ; le colonel Reynier, le commandant Devèze, le colonel Delphin, M. Reynald, sénateur de l'Ariège ; le capitaine de Tschanner, les lieutenants Netzer, Perret, Blank, Joly ; M. Klobikovsky, M. de Weck, Mme F. Mange, M. Moyssat, M. Suppinger, et de nombreuses personnalités de la colonie suisse.

Le premier, M. Mange prit la parole pour saluer en termes émus le ministre de la Guerre, le gouvernement de la République et tous les soldats volontaires suisses. Puis M. Reynald, sénateur, exalta la conduite des volontaires héroïques qui se battent au nom de la liberté. Il fut remercié par d'innombrables acclamations.

Dans un grand silence, M. Viviani se leva, et aussitôt : « Il me semble, crie-t-il aux soldats, que mon âme pénètre la vôtre, ô vous qui obéissez seulement à la discipline de votre conscience ! »

A son tour, d'une voix large, M. Georges Leygues salue la Suisse qui donne l'exemple du sentiment patriotique le plus pur.

Le capitaine de Tschanner, de la Légion, lui succède. Il parle à ses camarades et les définit : « Si, au cours de la bataille, le cœur bat un peu plus vite, il ne flanche jamais ! »

Entre chaque discours, la Chorale suisse fit entendre les plus beaux chants de la montagne



